# JOURNAL DE ROUBA

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date. Pour Roubaix, 25 > francs par an.

14 > six mois.

7 50 > trois mois

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, coes MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20', rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-LIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

#### ROUBAIX 28 avril 1863.

Il est difficile aujourd'hui de faire des conjectures sur les événements politiques pleins de péripéties ; le lendemain est loin de répondre anx prévisions de la veille.

L'attention, on peut dire l'anxieté, se partage sur beaucoup de points. L'Amérique, la Pologne, ont le pas sur toutes les autres questions, cela se conçoit.

Deux enfants d'une même mère à reconcilier; une nationalité à établir. ou mieux, à rétablir, créent à la diplomatie de graves embarras. Espérons qu'elle n'appellera pas à son aide cette ressource su-

prème : la guerre.

La dépêche de M. Drouyn de Lhuys, au duc de Montebello, nous semble renfermer des idees et des conseils sur lesquels le gouvernement russe fera bien de mediter sérieusement avant de les repousser. Nous la reproduisons ci-après :

#### « Monsieur le duc,

L'insurrection dont le royaume de Pologne est en ce moment le théâtre a éveille en Europe de vives preoccupations au milieu d'un repos qu'aucun evénement prochain ne semblait devoir alterer. La deplorable effusion de sang dont cette lutte est l'occasion, et les douloureux incidents qui la signalent, excitent en même temps une émotion aussi générale que temps une émotion aussi générale que

Le gouvernement de S. M. obeit donc à un devoir en exprimant à la cour de Russie les réflexions que cet etat des cho-

Russie les réflexions que cet etat des choses est de nature à suggerer, et en appelant sa sollicitude sur les inconvenients et les dangers qu'il entraine.

• Ce qui caracterise les agitations de la Pologne, Monsieur le due, ce qui en fait la gravité exceptionnelle, c'est qu'elles ne sont pas le resultat d'une crise passagère. Des effets qui se reproduisent presque invariablement à chaqué géneration, ne sauraient être attribues à des causes purement accidentelles. Ces convulsions, devenues périodiques, sont le vulsions, devenues periodiques, sont le symptôme d'un mal invetere ; e.les attestent l'impuissance des combinaisons imaginées jusqu'ici pour reconcilier la Pologne avec la situation qui lui a eté faite.

D'autre part, ces perturbations trop fréquentes sont, toutes les fois qu'elles éclatent, un sujet d'inquiétudes et d'alar-mes. La Pologne, qui occupe sur le conti-

nent une position centrale, ne saurait être agitée sans que les divers Etats pla-cés dans le voisinage de ses frontières souffrent d'un ébranlement dont le contre coup se faire sentir à l'Europe entière. C'est ce qui est arrivé à toutes les épo-ques où les Polonais ont pris les armes. C'est ce qui est arrive à toules les épo-ques où les Polonais ont pris les armes. Ces conflits, comme on peut en juger par celui dont nous sommes en ce moment les temoins, n'ont pas seulement pour consé-quence d'exciter les esprits d'une manière inquietante, en se prolongeant ils pour-raient troubler les rapports des cabinets et provoquer les plus regrettables compli-cations. Il est d'un interêt commun à tou-les les puissances de voir definitivement coartes des périls sans cesse renaissants. Nous aimons à esperer, Monsieur le duc, que la cour de Russie accueillera, dans le sentiment qui nous les a dictés,

dans le sentiment qui nous les a dictés, des considerations aussi dignes de son at-tention. Elle se montréra animée, nous en avons la confiance, des dispositions libé-rales dont le règne de Sa Majeste l'Empereur Alexandre a dejà donne de si ecla-tants temoignages, et elle reconnaîtra, dans sa sagesse, l'opportunité d'aviser aux moyens de placer la Pologne dans les

conditions d'une paix durable.

• Vous voudrez bien remettre une copie de cette depèche à Son Exc. M. le prince de Gortschakoff. •

Un journal, citant une partie de cette dépêche, ajoute cette réflexion :

En terminant, M. Drouyn de Lhuys demande que le gouvernement russe place la Pologne dans les conditions d'une paix durable. Comment? La depèche ne le dit pas, et par une raison bien simple: c'est que la force peut seule rompre un lien que ne saurait denouer la diploma-

Nous ne partagons pas du tout cet avis.

La force, outre qu'elle est un triste argument, ne réussit pas toujours à vider une question. Il y a des nœuds aussi difficiles à trancher qu'à denouer, témoin - la guerre américaine - elle dure depuis longtemps, depuis trop longtemps, hélas! il y a eu, Dieu merci, assez de sang verse pour que l'honneur soit satisfait dans ce duel contre nature qu'il serait temps

La diplomatie peut avoir l'inconvenient d'être lente. En résumé la guerre n'est pas plus habile en Amérique, comme on le verra par la dépêche suivante:

New-York, 14 avril. Les rapports fédéraux sur l'attaque de Charleston constatent la presence de chatnes et autres obstacles qui ont empéché l'escadre fedérale d'avancer. Ces chaines étaient tendues du fort Symter au fort Moultrie, du fort Symter à Cummings-Point et enfin du fort Ripley au fort Johnston. Il a été impossible de surmonter ces obstacles et après un engagement de 3 à 8 stacles et après un engagement de 3 à 5 heures, les navires féderaux **se** sont retires.

heures, les navires féderaux se sont retires. Les pertes des confederes ne sont pas connues. Le correspondant de la Tribune assure que le fort Sumter a beaucoup souffert. Le commandant fedéral à declaré qu'il était inutile de renouveler l'attaque. Les forces de terre n'ont pas pris part à l'engagement. Les confederes avaient quelques bons canons Witworth.

Les federaux ne peuvent pas envoyer de renforts au général Forster bloque à Washington (Caroline du Nord). On croit que Forster sera force de se tendre. Les

Washington (Caroline du Nord). Ou croit que Forster sera force de se rendre. Les provisions lui manquent. Les confedères sont au nombre de 27,000 hommes entre Newbern et Washington. On s'attend à une attaque contre Newbern.

Toute l'expedition de la rivière Yazoo est retournée à Hélèna après avoir abandonné l'attaque du fort Pemberton.

donne l'attaque du fort Pemberton.

Les journaux du Sud assurent que l'amiral Farragus est près de la Rivière Rouge entre deux batteries et qu'il q'est capable de franchir ni l'une ni l'autre.

Le bruit court que les 'fedéraux s'avanceront bientôt, par la voie de la rivière Rouge et que les operations de la rivière Atchafalaga ne tarderont pas à commencer.

cer.
•Quinze mille confédérés, sous les ordres de Van-Dorn, ont attaqué Franklin en Tennessee, ils ont été repousses avec une perte de 300 hommes. •

On lit dans le Hérald : » Le bruit court que Mac-Clellan à donné sa démission de

 Des troubles ont éclaté à New-York par suite de dissensions survenues entre ouvriers noirs et ouvriers blancs. La police à retabli l'ordre. Pour extrait : J. REBOUX.

Nous croyons que c'est prématurément Nous croyons que c'est prematurement qu'un journal du soir a annonce l'arrivée à Paris de la réponse du prînce Gortschakoff à la note de M. Drouyn de Lhuys sur la question polonaise. Ce qui paraît vraisemblable, c'est que le cabinet de Saint-Petersbourg, reservant toute sa liberté d'action jusqu'à la fin des troubles actuels, serait dispose à soumettre aux puissances

signataires du traité de Vienne, un nou-veau plan de l'organisation de la Pologne. On dit que ce plan est à la fois libéral et conciliant. Il faut attendre pour le juger. C'est prématurément aussi que des dé-pêches américaines prétendent que nos troupes sont entrées à Mexico. D'abord le capps d'armée sons les ortres du général troupes sont entrées à Mexico. D'abord le corps d'armée, sous les ordres du général Forey, se trouvait tout entier occupé à Puebla aux dernières dates, ensuite les forces commandées par le général Bazaine avaient ordre non de marcher en avant, mais de se tenir entre Puebla et la capitale, afin de couper la retraite aux Mexicains. Du reste, dans le monde militaire, on attache volontiers plus d'importance à la prise de Puebla qu'à celle de Mexico. Il parait que c'est aussi le sentiment de Juarez. On dit, en effet, que si Puebla est rez. On dit, en effet, que si Puebla est pris, le dictateur n'attendra pas nos trou-pes et se réfugiera dans les terres. C'est alors que notre expédition preudra le ca-ractère politique qui lui a été assigné dès

Par arrêté du 6 avril, et sur la proposition de la commission chargée de fixer les bases de la répartition des souscriptions centralisées au Trésor en faveur des ouvriers sans travail, le ministre de l'intérieur a distribué une somme de 598.219 fr. 20 cent. entre les départements suivants:

Aisne							34,560	
Aube							58.176	
	los							32
	100							
	644		-					
	Infé	rie	ire	Ů.	Ĭ.	•		10
				•	•	•		
				•	•	•		7.2
		LUI	IC	•				
								04
Meuse							11.139	84
Nord							29,560	32
Oise.							2.531	59
							62,066	88
	Rhi	n						16
								96
					•	•		40
				•				- 3
								1
Haute	-Vie	enn	e.				6,336	
Vosge	s.						14,512	39
	Aube Calvad Eure Loire Loire- Manne Mayer Meuse Nord Oise. Orne Haut- Rhône Seine- Somm Vaucl	Aube Calvados Eure Loire Loire Infé Manche. Manne-et-Mayenne Meuse Nord Oise. Orne Haut-Rhin Rhône Haute-Sad Seine-Inf Somme. Vaucluse Haute-Viell	Aube Calvados Eure Loire Loire-Inférier Manche. Manne-et-Loi Mayenne Meuse Nord Oise. Orne Haut-Rhin Rhone Haute-Saone Somme. Vaucluse Ilaute-Vienn	Aube Calvados Eure Loire Loire-Inferieure Manche. Manne-et-Loire Mayenne Meuse Nord Oise Orne Haut-Rhin Rhône Haute-Saône Seine-Inferieure Somme. Vaucluse Ilaule-Vienne.	Aube Calvados Eure Loire Loire-Inferieure Manche. Manne-et-Loire Mayenne Meuse Nord Oise Orne Haut-Rhin Rhône Haute-Saône Seine-Inferieure Somme. Vaucluse Haut-Vienne.	Aube Calvados Eure Loire Loire Loire-Inférieure Manche. Manne-et-Loire Mayenne Meuse Nord Oise. Orne Haut-Rhin Rhône Seine-Inférieure Somme. Vaucluse	Aübe Calvados Eure Loire - Loire-Inférieure Manche. Manne-et-Loire Mayenne Meuse Nord Oise. Orne Haut-Rhin Rhône Haute-Saône Seine-Inférieure Somme. Vaucluse Ilaute-Vienne.	Aube         58.476           Calvados         24,592           Eure         40,320           Loire -         10,944           Loire-Inférieure         8,640           Manche.         1,333           Manne-et-Loire         4,320           Mayenne         36,167           Meuse         11,139           Nord         29,560           Oise.         2,531           Orne         62,066           Haut-Rhin         29,540           Rhône         43,344           Haute-Saône         6,024           Seine-Inferieure         145,790           Somme         57,600           Vaucluse         720           Haute-Vienne         6,336

A la date du 15 avril, le comité national de Rouen a fait la répartition suivante d'une partie des souscriptions recueillies

Aisne	1					33,369
Calvad	os					51,234
Aube				-1		60,000
Eure						41,000
Loire						20,766
Loire-	Infé	rie	ure			9,654
Manch	e					3,093
Maine-	et-	Loi	re			7,236
Mayen	ne					24,354
Meuse						16,636
Nord						30,792
Orne				•		65,653
Haut-H						41,022
Rhône						47,500
Seine-	Infe	rie	ure			120,000
Somme						82,431
Haute-	Vie	nne				6,600

#### Revue des journaux.

C'était hier dimanche, un dimanche printannier; le journalisme parisien a fait l'école buissonnière !

Le MONITEUR, dans son bulletin ne mentionne pas le bruit prématuré de la prise de Mexico, apporté par une dépêche de New-York. Il fait connaître que:

Deux navires chargés de coton, et venant de Chine, sont arrives en Angleterre. Il parait qu'ils ne font que précèder un grand nombre de chargements pareils. Les ouvriers de Preston, dans le comité de Lancastre, ont repris leurs travaux, et toute apparence de désordre a disparu.

Chez nous, l'ordre ne court point de risque ; mais les populations ouvrières n'en sont pas moins atteintes par le présent, inquiètes de l'avenir. Est-ce qu'il n'y a pas, en Chine, pour la France aussi, des chargements de coton destinés à suppléer celui qu'on brule ou qu'on jette à la mer en Amérique ?...

Le Constitutionnel était aux courses de Longchamps. Il en rapporte cette imitation de Dangeau et de Florian :

tation de Dangeau et de Florian:

La journée a été des plus belles; la température très élevée et l'éclat du soleit auraient pu faire croire que dejà le printemps etait dépassé par l'été. Sur le tarrain des courses, sur le promenoir des tribunes, les femmes de la société rivalisaient par les toilettes les plus fraiches et les plus brillanies. Au milieu de cette immense réunion, on remarquait plusieurs ministres, des senateurs, des députés, de

FEUILLETON OU JOURNAL DE ROUBAIX DU 29 AVRIL 1863.

- Nº 14. -

### BERTHE.

XII. (Suite).

Depuis que Berthe était à Bordeaux, elle occupait beaucoup les pensées d'A-chille, comme chaque fois, du reste, que le hasard les avait reunis. Il ne s'intéressait pas moins à la personne qu'au sort 'il n'eût le temps ni l'occasion de les etudier. Aussi lorsque Berthe se montra aimable à son égard, résolut-il de s'attacher à la com-prendre. Malgres ses manières gracieuses, elle ne s'occupait pourtant de lui qu'avec une extrême indifférence. Elle prenaît ce qu'elle avait sous la main, et c'etait Achille. Elle était bien loin d'être prève-nante avec personne, elle qui, toute sa nante avec personne. ene qui, toute sa vie. s'était sentie isolée par un chagrin muet, dévorant, et n'avait jamais réclamé la compassion d'autrui. Elle n'eprouvait que de t'antipathie pour ces hommes qui font complaisamment parade de leur es-prit d'emprunt, de leur semblant d'ins-truction ou de leur nullité réelle, et pour ces femmes auxquelles la vie mondaine, artificielle et énervante, à ravi leur amabilité véritable, c'est-à-dire la vérité, l'a-

bandon et l'energie des sentiments. En revanche, la plupart des gens la trouvaient laide, et sa conversation, ses altrouvaient laide, et sa conversation, ses allures, sa façon de penser et de s'exprimer
les importunaient. Quand elle disait, par
exemple: « l'hypocrisie est la base de la
socièté, » on jetait les hauts cris et on la
combattait par de faux argumeuts; mais
chacun se sentait blesse et l'accusait de
sentiments vils parce qu'elle avait eu l'audace de proclamer tout haut une vérité.

Achille seul n'éprouvait pas d'éloignement pour elle; non qu'elle lui plût, ni
qu'il la trouvât agréable; mais elle le
frappait, parce qu'elle n'etait pas élégante
et charmante à la manière banaie des
femmes du monde. Il avait bu si longtemps de l'eau sucrée qu'un verre de fraiche eau de source lui semblait du nectar.

che eau de source lui semblait du nectar. Parfois Berthe ne lui repondait que par un oui ou un non tout court; eh bien, il ai-mait encore mieux cela qu'une phrase pouvant signifier aussi bien

#### XIII.

Un matin, Achille se présenta chez Mme d'Auvers pour lui rapporter un livre. Sur l'escalier, il entendit de la musique, Charlotte jouait bien un peu lu piano, mais ce n'était point sous ses doigts que l'instrument pouvait résonner ainsi. Serait-ce Berthe?... Ne voulant point la troubler, il s'arrèta dans l'antichambre, ravi par cette musique harmonieuse; puis, quand elle eut cessé, il se retira, convaincu qu'il avait entendu la marquise et un peu honteux de l'avoir écoutée clandestinement et sans sa permission. Toute la journée, ces délicieuses fantaisées lui chantèrent aux oreilles, et quand il revit Berthe, il lui avoua la vérité et la félicita de la magie

de ses accords.

« Ma belle-sœur a, en effet, un talent merveilleux, » dit M=0 d'Auvers.

mervenieux, • dit M=• d'Auvers.

A ces mots, un jeune élégant pria Berthe de lui fournir l'occasion de l'admirer aussi. Tous les autres s'associant à cette prière, la marquise répondit avec simpli-

cité :

Eh bien, vous allez m'entendre, mais

je defends qu'on m'admire. »
On attendait une étude mélancolique;
Berthé joua une valse, mais de telle façon,
il est vrai, qu'elle y intercala ses propres

al est vrai, qu'elle y intercala ses propres pensées, pleines tour à tour d'une joie si franche et d'une douleur si déchirante. Cette valse transporta Achille. À Paris. Il se rappela Berthe, telle qu'ul! y avait vue, radieuse, triomphante; la société où elle brillait; le jeune méridional qui lui faisait la cour; les commentaires sur elle et sur son mari; puis il se demanda si ce n'etait point les joies et les souffrances de sa propre vie qu'elle racontait sur son e vie qu'elle racontait sur son

Admirable s'écria-t-on de toutes parts quand elle eut fini ; delicieux, ravis-sant, divin !

— Oh ! je vous en prie. je vous en sup-plie ! dit froidement Berthe. Je ne suis

Mais impossible d'imposer silence à l'ad-miration. On la conjura de continuer, de jouer une heure, toute la soirée, la nuit

entière, si possible.

« Très-volontiers », dit-elle, et elle joua une valse de Beethoven, sans se per-mettre d'y rien ajouter, se faisant elle-même un instrument pleine d'âme dans la main d'un maltre. Cette fois, l'admiration

fut infiniment moindre.

• Beethoven! Oh! le génie sublime!

sérieux, très-sérieux, presque trop sérieux, mais pourtant sublime! — N'estil pas vrai? — Oh! oui, oui, toujours su-

il pas vrair? — Oh! oui, oui, toujours sublime! · dit-on.
— Tels sont les grands esprits, dit Achille à Berthe: dans une modeste valse ils savent renfermer l'essence de la vie depuis son début jusqu'à son terme.
— Ils ont par là quelque chose de surhumain répondit Berthe.
— Et vous voulez nous interdire l'adoration, Mmº la marquise! s'écria l'élégant avec emphase. Nous fesons tous opposition à ce dècret.

- Quant à moi, reprit Berthe avec in-

Quant à moi, reprit Berthe avec in-différence, je ne veux pas être adorée, et je ne comprends pas que cela puisse plaire à un mortel quelconque. • Au nombre des dix personnes présen-tes, il n'y en avait peut-être pas une seule à laquelle l'adoration n'eut eté fort agrea-ble, au moins à un temps donné; aussi trouvèrent-elles cette assertion imperti-nente.

Mme la marquise - dit l'élégant avec des regards qu'il croyait pleins de finesse — vous ne ferez pourtant point exception à cette règle charmante que l'élément de plus belle moitié du genre humain, c'est d'être adorée. »

Berthe le regarda avec de grands yeux, laissa sa belle phrase sans reponse, et en-suite, de son ton sérieux et décidé :

· Je suis une creature humaine ; je veux donc être aimée sincèrement, pro veux donc eire aimee sincerement, pro-fondement, si je le mêrite. Je ne suis pas et je ne veux pas devenir une idole devant laquelle on se prosferne dans une adora-tion souriante, flatteuse et hypocrite. • Quel desespoir pour Mane d'Auvers! Une

femme avait-elle jamais dit dans son sa-lon qu'elle voulait être aimée profondé-

ment? Et ce cas inouï se produisait chez sa belle-sœur! C'est que pareille déclara-ration ne pouvait émaner que d'un ca-ractère d'une franchise tout exception-

« Quelle àme de fer! » pensa Achille. M™• d'Auvers, pour ramener les pen-sées et la conversation sur le terrain convenable, déclara la guerre à l'elégant, parce qu'il avait prétendu que l'adoration est l'élément des femmes, tandis qu'elle flatte tout autant les hommes. Et, pour le prouver, elle cita un grand nombre d'hom-mes célèbres, qui s'étaient montres fort sensibles aux plus misèrables coups d'en-censoir. L'élégant prit la défense de son sexe, soutenu par les hommes et attaque par les femmes — sujet qui a été traité mille fois

Berthe ferma le piano et se mit à feuil-leter très-attentivement un album de por-traits de femmes.

· Qu'avez-vous pensé, Mme la marquise,

Achille lorsqu'on se sépara.

— J'ai pensé, répondit-elle, que tous ces portraits ressemblent aussi peu aux originaux que vos paroles, à vous tous, ressemblent à vos sentiments intimes.

— Toujours quelque soupcon de la plus charmante méchanceté f dit M= d'Auvers en la menaçant d'un air mutrn. - D'où vient une si profonde mésiance?

demanda Achille. — Il ne s'agit pas de méslauce, répondit Berthe Je sais seulement une distinction entre l'apparence et la réalité.

— Vous allez au fond des choses d'une

— Vous allez au lond des choses u fine manière foudroyante, madame la mar-quise, reprit Achille tout pensif.
 — Tout juste, s'écria madame d'Auvers joyeuse de le trouver de son avis ; et c'est